

À Mariano Horenstein

Cher Monsieur Horenstein,

Voici donc quelques éléments de réponse aux questions que vous m'adressez pour cette revue de l'IPA que vous créez, sans d'ailleurs, je m'en aperçois à l'instant, m'en dire le titre. De là le mien qui, du coup, se trouve heureusement, puisque personnellement, adressé. Et aussi cette facture de mes réponses, plus lettre qu'article.

1) *¿Es pensable en psicoanálisis un paradigma teórico clínico unificador o no? ¿Sobre qué fundamentos? ¿Qué potencialidades y riesgos entrañaría, a su criterio?*

Avec Freud, puis Lacan (mais en cela pas seul, d'autres que lui, notamment l'IPA, entérinaient eux aussi la chose), un Lacan, se maintenant en résonance étroite avec un discours psychiatrique aujourd'hui pratiquement révolu, avec tous ceux-là presque à l'unisson, aura donc fonctionné, durant un siècle, un paradigme clinique à trois pieds, tel le vieillard du Sphinx : perversion, névrose, psychose. Lacan quant à lui, selon l'opinion que je me suis forgée, aurait parié qu'il était possible d'user, en psychanalyse, d'un paradigme clinique, ou, dit plus carrément, d'une nosographie, sans pour autant livrer la psychanalyse aux médecins. Freud, vous vous en souvenez, souhaitait que la psychanalyse puisse naviguer entre le Charybde médical et le Scylla religieux (la pastorale, chrétienne ou juive pour ce qui nous concerne en Occident, mais de plus en plus carrément étatique désormais). Vous le savez, aux États-Unis plus ouvertement qu'ailleurs, Freud échoua. Et Lacan aussi échoua, comme nous le montre ce qui survint après sa mort chez nombre de ses prétendus élèves : un retour en force du médical et du religieux. Sans vergogne en France, l'Association freudienne (qui serait mieux nommée « Groupe de Charles Melman ») présentait il y a peu, sur les ondes publiques, Lacan comme un Docteur tandis que, dans bon nombre d'associations, les « psychanalystes » s'épousent religieusement, font faire à leurs enfants leur bar-mitsva sans, semble-t-il, se poser la moindre question, ou encore prétendent conseiller le prince sur la meilleure façon de régler le droit (un Jean-Pierre Winter reçoit, à ce titre, le meilleur accueil dans les médias français). Tout se passe comme si, loin d'avoir enseigné ses « élèves », Lacan, de son vivant, n'avait fait que les tenir en respect, comme au bout de son revolver théorique. Aussitôt Lacan mort, les loups (entendez la médecine et la pastorale) sont ressortis de la bergerie, usant de Lacan comme d'un savoir susceptible, sinon d'améliorer leur pratique, du moins de redorer leurs blasons.

De ce double échec (de Freud, puis de Lacan), il est grand temps de tirer la conclusion. Je l'ai fait en 1988, en nommant « pernépsy¹ » ce ternaire clinique. Cela revenait à le détruire par la grâce d'un jeu de mots, même si les morts – qui l'ignore ? – ont la vie dure. Il

¹ Jean Allouch, « Perturbation dans pernépsy », *Littoral* n°26, nov. 1988. Traduction anglaise, *Papers of the freudian school of Melbourne*, 1989 et espagnole, *Litoral* n° 15, EDELP, Cordoba Argentine, 1993.

n'empêche, ç'en est fini. Et la psychiatrie aussi, mais pour d'autres raisons, en s'en remettant à la statistique, a délaissé ce pernépsy.

Autrement dit, la psychanalyse est désormais contrainte à être ce qu'elle a été dans ses meilleurs moments cliniques et théoriquement créatifs : une expérience singulière, réglée sur le fait de séjourner encore et encore, et jusqu'à son terme, dans le singulier.

Lacan, à de nombreuses reprises, a été clair sur ce point, disant par exemple que l'analyse d'un obsessionnel est sans aucune utilité pour l'analyse d'un autre obsessionnel. Cette phrase ne peut plus être proférée aujourd'hui, sauf à y supprimer les deux occurrences du mot « obsessionnel », moyennant quoi, remarquez-le, elle reste pertinente: l'analyse de quelqu'un est sans utilité aucune pour l'analyse de quelqu'un d'autre.

J'en suis récemment venu à penser, mais il s'agit d'un *Einfall*, d'une farce qu'il serait absurde et ridicule de vouloir instaurer dans la réalité, que la pratique analytique devrait être interdite aux psychiatres et aux psychologues. C'est évidemment une sottise, l'IPA, à laquelle vous appartenez, ayant largement démontré qu'à vouloir administrer, contrôler la chose analytique on ne fait que se consacrer à la rendre impraticable (exemple : dites a priori à quelqu'un qu'il est admis en didactique et vous ne faites que lui révéler que vous, didacticien, vous vous comportez comme un expert, qu'en un ou quelques entretiens, vous en avez fait le tour, lui suggérant du coup qu'il pourra lui aussi, un jour, devenir un expert, faisant ainsi l'impasse sur le fait qu'il ne saurait y avoir d'expertise du singulier en tant que singulier et que c'est de cela, de cette abstention-là, qu'il s'agit dans la psychanalyse).

Un jour, Lacan déclara qu'il n'était *rien* pour évaluer les vies qui se confiaient sur son divan. Ce rien est essentiel à mettre en jeu dans la position du psychanalyste. Dès qu'il se fait expert, ce rien est perdu – alors qu'il est ce par quoi, dans chaque analyse, l'analyste doit consentir à sa propre perte, autrement dit advenir comme psychanalyste. Et il se fait expert lorsqu'il croit, par exemple, pouvoir émettre un diagnostic à l'endroit de son analysant.

2) *¿Qué límites y/o posibilidades encuentra en el intercambio entre diferentes instituciones o corrientes analíticas? ¿Participa de intercambios de algún tipo con analistas de diversas afiliaciones teóricas o institucionales?*

Les échanges « inter-institutions » sont, à ma connaissance, quasi nuls en France. Et c'est mieux ainsi car, je vous le demande : qu'aurait donc affaire la psychanalyse avec l'œcuménisme ?

Il se trouve que de temps en temps je suis invité ici ou là, comme par vous aujourd'hui. Je crois ces interventions de peu de portée, si ce n'est d'atteindre, peut-être par hasard, une ou deux paires d'oreilles sans doute déjà avisées.

Mais déjà le mot « institution » fait difficulté dans votre question. Le régime de l'analyse, c'est, comme Lacan l'a voulu, l'École, un régime autrement plus exigeant. Voyez les travaux de Pierre Hadot sur les écoles philosophiques de l'Antiquité (pythagoriciens, épicuriens, stoïciens, etc.), ou encore le cours de Michel Foucault sur l'herméneutique du sujet². Vous serez chez vous en lisant ce livre, mille détails vous le confirmeront. Nulle part ailleurs qu'à l'école au sens antique, non encore universitaire de ce terme.

Pour rester encore proche du texte de votre question, j'ajouterai qu'école veut aussi dire « courant ». L'école est porteuse d'un enjeu à la fois pratique et de doctrine. Ce fut le cas de l'École freudienne de Paris. C'est aujourd'hui le cas de l'École lacanienne de psychanalyse à laquelle (entendez ce mot) *j'appartiens*. On n'appartient pas à une institution, à un groupe ou à un collègue. On y fricote selon ses propres intérêts (sur)moïques.

Seule une école digne de ce nom (il peut y en avoir qui ne le sont pas, qui ne sont porteuses d'aucun autre enjeu que transférentiel, qui n'ont donc d'école que le nom, tandis que certains groupes peuvent, sans le savoir, être porteurs d'enjeux tels qu'ils mériteraient de s'appeler « école ») peut poser en acte une question qui, ailleurs, se trouve comme évacuée, celle de savoir s'il existe un psychanalyste, au moins un. Toute « institution » qui accorde « analyste » au pluriel escamote cette question. J'en conviens, ce questionnement est sévère, et il peut paraître plus aisé de fréquenter des lieux où l'on se congratule « entre analystes », comme on le dit. Mais comment sait-on qu'Untel est psychanalyste ?

Il n'y a selon Jacques Lacan, et c'est une détermination que l'École lacanienne a reprise et ainsi entérinée, qu'une seule et unique façon pour une école psychanalytique de s'autoriser à dire publiquement que quelqu'un est psychanalyste. Cela ne peut avoir lieu que selon le fonctionnement du dispositif dit de « la passe ». Voyez les textes délinéant ce dispositif, étroitement liés à la doctrine de la psychanalyse comme *acte*.

Qu'est-ce donc qui interdit cet « entre analystes », ce pluriel ? Rien d'autre que le fait, dur comme une pierre, qu'il n'y a pas de psychanalyste en dehors de *l'acte psychanalytique* (titre d'un séminaire de Lacan auquel je vous renvoie).

3) *¿Cuáles son –a su criterio- los determinantes fundamentales en la adscripción de un analista a determinado marco conceptual teórico-clínico?*

Je ne comprends pas votre question.

4) *¿Cómo observa los desarrollos analíticos actuales? ¿Cuáles son los avances y cuáles los impasses?*

² Michel Foucault, *L'herméneutique du sujet*, Cours au Collège de France 1981-1982, Hautes Etudes, Paris, Gallimard Seuil, mars 2001.

Il y a une sociologie de la science, certains épistémologues (Feyerabend) sont même allés jusqu'à soutenir que cette sociologie et elle seule réglait la réception des énoncés produits, décidait, en fin de compte, s'ils étaient recevables ou non. Je ne suis pas dans une position de surplomb telle qu'elle me permettrait d'évaluer comment les choses se passent, pour la psychanalyse, partout où elle s'est implantée. Mais je voudrais mettre à profit votre question pour vous faire part d'une difficulté à laquelle j'ai affaire quasi quotidiennement.

Prenez le discours médical. Il existe, en médecine, un certain nombre de dispositifs qui permettent d'apprécier la recevabilité d'un énoncé produit, par exemple dans un service hospitalier spécialisé consacrant une partie de ses activités à la recherche, ou dans un laboratoire, ou dans un centre universitaire. Un de mes amis, anesthésiste en chirurgie cardiologique, mène aujourd'hui en France un combat pour que lui et ses collègues puissent pratiquer l'anesthésie locale (car les pratiques médicales sont autorisées, réglementées, chacun ne peut faire ce qu'il veut ou ce qui lui semble bon dans son coin). Ce combat, il le mène depuis plusieurs années, les médecins français n'acceptant pas, sans les avoir eux-mêmes éprouvées, les conclusions des études nord-américaines, aussi sérieuses et amples soient-elles. Mon ami se heurte, chez nombre de ses collègues français, à une pesanteur des pratiques, des idées, des dispositifs en place, à une pesanteur telle que les arguments qu'il peut faire valoir pour faire changer tout cela, aussi fondés soient-ils, et ils le sont, sont reçus comme ayant peu de poids. Ses propres études, jointes à d'autres, démontrent pourtant quels sensibles avantages offre l'anesthésie locale (durée d'hospitalisation réduite, réveil post-opératoires présentant moins de complications, etc.). Cependant, en dépit de ces difficultés, le combat de mon ami n'est pas, dirais-je, désespéré. Il peut par exemple voir ses propres travaux publiés dans une revue internationale dont personne (pas même les Français !) ne conteste le sérieux, et acquérir ainsi peu à peu une autorité qui fera que sa prochaine intervention au congrès annuel de la Société française d'anesthésie sera reçue avec intérêt. Il peut espérer que, bientôt, la pratique qu'il prône sera partout admise en France.

Eh bien, comparez sa situation à la mienne. Je l'envie ! Ayant commis un ouvrage sur le deuil, ayant proposé une autre version du deuil que celle qui a cours en psychanalyse et maintenant dans l'ensemble de la société occidentale (le deuil comme travail), vers qui puis-je me tourner pour que cette nouvelle version, que je ne suis pourtant pas seul à juger plus proche de l'expérience de chacun, soit admise par l'ensemble de la communauté analytique ? Il n'y a personne, il n'existe nulle instance reconnue par tous comme susceptible d'entériner comme valide ou non un énoncé. Comparée à une médecine moderne qui fonctionne selon une certaine forme de civilité, les bagarres théoriques en psychanalyse (quand il ne s'agit pas d'une pure et simple indifférence) relèvent de la sauvagerie. On m'a bien invité, ici ou là, à présenter ce que je proposais à l'endroit du deuil. Par exemple vos collègues de l'IPA à Buenos Aires. Ils m'ont chaleureusement accueilli, ont trouvé très intéressant ce que je leur disais, ils m'ont dit que ça les faisait penser, m'ont complimenté, bref cette séance de travail

s'est passée au mieux pour tout le monde (du moins est-ce ce qu'on m'a donné à entrevoir). Il n'empêche, voici plus de deux ans que ma conférence n'est toujours pas par eux publiée. Et d'ailleurs, le serait-elle que cette publication ne vaudrait pas comme une décision légitimante de mon apport pour l'ensemble de l'IPA. Elle serait, au mieux, une étude jugée intéressante par quelques lecteurs de leur revue.

Cette sauvagerie a quelque chose de fort handicapant, elle ouvre la porte à un manque de sérieux ou, plus exactement, à un faux sérieux (Kierkegaard) que l'on voit fleurir dans les congrès, dans les revues, dans les livres.

S'agissant de Lacan, la chose est aggravée par le fait que les comités de lecture des grandes maisons d'édition (qui pourraient jouer comme une possible instance légitimante) se trouvent eux-mêmes incapables, faute d'avoir accompli le travail qu'il fallait pour acquérir une suffisante connaissance de Lacan, d'émettre des avis avertis.

En un mot, la psychanalyse n'est toujours pas, un siècle après son invention, constituée en discipline. Et peut-être vous demanderez-vous alors : comment peut-elle survivre dans ces conditions ? Parce qu'elle dispose sinon d'un paradigme théorique, du moins d'une méthode, la méthode freudienne. C'est la mise en œuvre de cette méthode qui fait que je me trouve concerné (que je le veuille ou non) par tout ce qui se véhicule sous le nom de « psychanalyse », dût-on, ce nom, comme cela a été dit, le décliner désormais au pluriel.

L'enjeu de doctrine dont est porteuse l'École lacanienne se situe au niveau non de la méthode (freudienne, pour tous) mais du paradigme. Quel est son combat ? Celui de Jacques Lacan. Il s'agit d'obtenir que soit entérinée la pertinence du paradigme introduit par Lacan avant (*avant*, notez-le) d'avoir proposé son « retour à Freud », à savoir son ternaire symbolique / imaginaire / réel. Laissez-moi rêver éveillé un instant. J'imagine un congrès international de l'IPA où serait discutée la question suivante : acceptons-nous où rejetons-nous la proposition de Jacques Lacan de repenser l'ensemble des problèmes du champ freudien à partir du ternaire S. I. R. ? Ça, ça aurait de l'allure ! Mais qu'a-t-on ? Au lieu de cela, des divisions dans l'IPA, certains groupes se revendiquant lacaniens, d'autres kleinien, d'autres anna-freudiens, etc. Bref, un œcuménisme. On ne s'avise pas, semble-t-il, du très mauvais tour que joue, à chacun de ses tenants, l'œcuménisme, un fâcheux tour que je formulerais ainsi : quoi que vous souteniez, c'est, au bout du compte, sans grande importance. Voici donc une pratique – la psychanalyse – qui est une pratique de parole et qui ne trouve rien de mieux à mettre en place qu'une configuration sociale où la parole n'a aucun poids, aucune conséquence. C'est un peu fort de café, n'est-ce pas ?

5) *¿Qué disciplinas (exteriores al campo analítico) constituyen los aportes fundamentales a la práctica analítica desde su manera de entender al psicoanálisis? ¿Por qué?*

Là aussi, je ne puis entreprendre de répondre sans d'abord interroger les mots que charrie ou qui portent votre question. Il n'y a pas, à mon sens tout au moins, mais je partage cet avis avec ceux de mon école, de « champ psychanalytique ». On peut le regretter. Je le regrette. Je m'emploie, comme Lacan en son temps, à ce que cela change. Le champ, selon Lacan, était, restait « freudien ». Il le reste, vingt ans après sa mort, même si, sous la houlette de Colette Solers, certains de ses élèves, plus lacaniens que lui, tentent à toute force d'imposer socialement, faute que ce soit doctrinalement fondé, l'idée (erronée) d'un « champ lacanien ».

Le physicien n'a pas besoin de lire Galilée pour pratiquer sa discipline, ni le mathématicien Euclide. Le médecin n'a que faire des écrits de Galien. L'égyptologue lui-même n'a cure de Champollion, sans lequel, pourtant, il ne serait rien en tant qu'égyptologue. Seulement voici qu'il n'en va pas de même en psychanalyse, cette « discipline » (qui donc n'en est pas une, qui reste, comme le disait Lacan très tard dans son parcours, « un délire dont on attend qu'il porte une science ») n'ayant pas franchi ce seuil au-delà duquel il est possible, pour une problématique, de se développer sans plus aucun regard sur son passé, et en premier sur ses textes fondateurs. Permettez que je vous renvoie ici, pour abrégé cette remarque, à mon livre *Freud, et puis Lacan*. Et venons-en à votre question.

Un jour (j'ai oublié quand), quelque part en Amérique latine (j'ai oublié où), tandis que je venais de conclure les derniers mots d'une conférence (j'ai oublié lesquels), quelqu'un dans la salle intervint pour me poser une de ces merveilleuses questions naïves qui offrent à la fois plus de charme et de difficulté que bien des questions prétendument avisées. Quelles études, me demandait-on, convient-il de faire pour devenir psychanalyste ? Sans doute ai-je gardé en mémoire ma réponse pour cette raison qu'elle me surprit. Je dis, sans guère y avoir réfléchi : « ...de littérature ». À vrai dire, ma réponse concédait trop encore à la question posée, tant il reste vrai que les études littéraires, la critique littéraire, peuvent parfaitement avoir pour résultat de vous dégoûter du « plaisir du texte » (Roland Barthes). Si donner un conseil était possible, je vous dirais : laissez tomber 99 % de vos lectures psychanalytiques ou des prétendues disciplines connexes et, en lieu et place de ce travail ennuyeux s'il en est, de ce pensum, lisez des romans, allez au cinéma, au théâtre, au concert, à l'opéra, visitez des expositions, parcourez le monde, surtout là où il vous est le plus étranger.

Vous voyez, il est grand temps que je cesse de vous occuper pour laisser place à tout cela...

Avec mes cordiales salutations, cher Monsieur Horenstein.

Jean Allouch